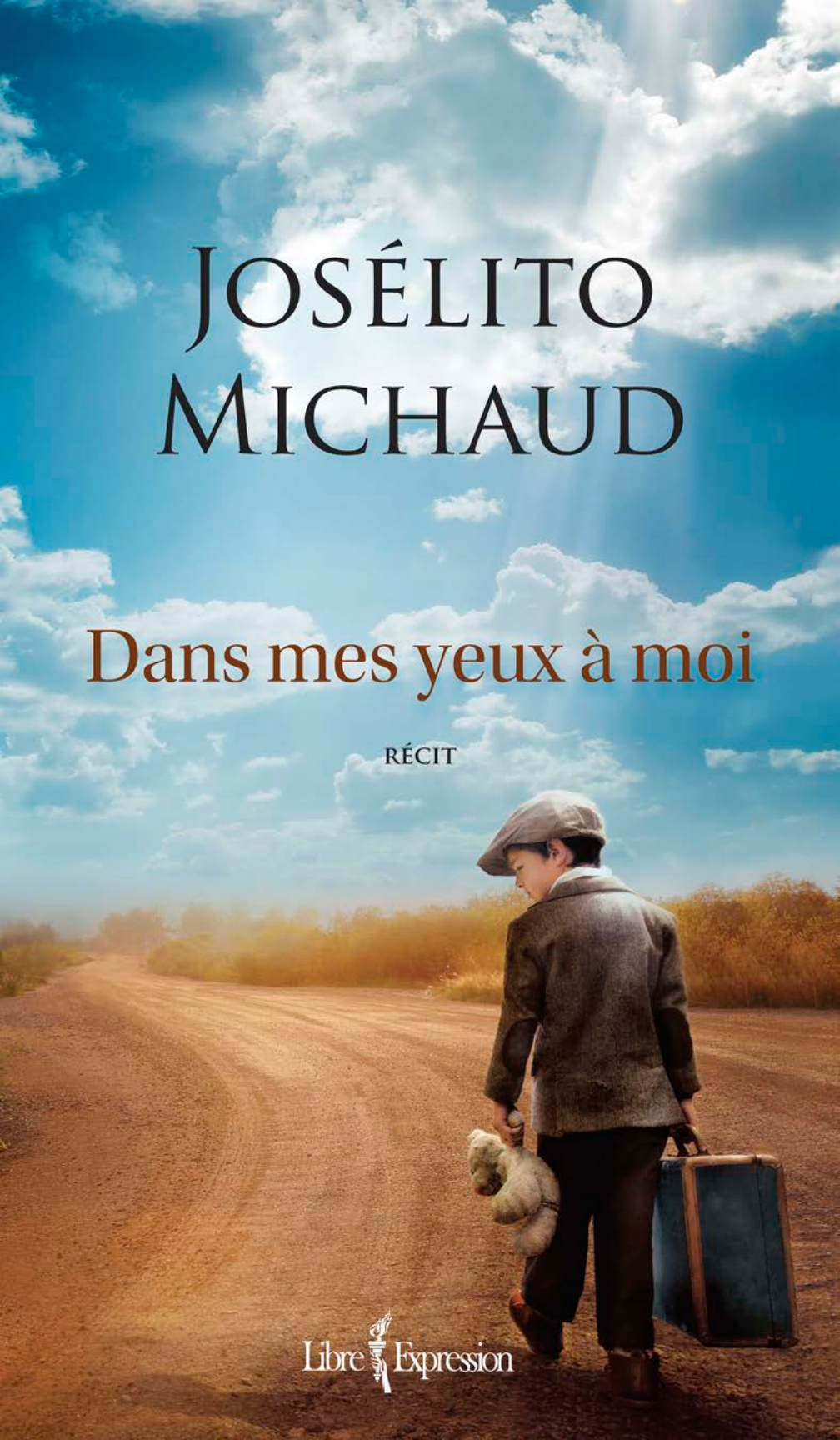


JOSÉLITO
MICHAUD

Dans mes yeux à moi

RÉCIT

Libre  Expression



JOSÉLITO MICHAUD

Dans mes yeux à moi

RÉCIT

Libre  Expression

Une compagnie de Quebecor Media

AVANT-PROPOS

Si en lisant ces pages quelqu'un d'entre vous se reconnaissait, sachez que ce n'était pas volontaire de ma part. Jamais, au grand jamais, mon intention n'aura été de faire de la peine ou du mal à qui que ce soit.

Seulement voilà, je voulais décrire toute l'impuissance, l'incompréhension et la peur que l'on peut parfois ressentir très profondément quand on est petit devant les grandes personnes.

Un jour, j'ai lu dans un ouvrage de John Bowlby, grand psychiatre et psychanalyste anglais, célèbre pour ses travaux sur l'attachement, la relation mère-enfant, que tout se jouait avant l'âge de cinq ans. C'est là que des comportements et des croyances de toutes sortes s'enracinent en nous. Plus tard, j'ai su que même après cet âge, nous pouvions encore nous développer sur le plan de l'intelligence émotionnelle.

Et dernièrement, j'ai enfin compris que la tâche nous revenait de faire le tri du grain pour que le meilleur soit semé en nous. L'histoire ne dit pas quand nous pourrons enfin en récolter les bienfaits ; seule la vie nous le révélera.

PARTIR

10 novembre 1975, dans le village de Sainte-Hélène-de-Mancebourg en Abitibi, une journée pas tout à fait comme les autres allait s'inscrire dans le calendrier des événements marquants de ma vie. Depuis l'aube, une pluie fine se déversait tout doucement. L'odeur de la terre mouillée se répandait et se mélangeait à celle du café fraîchement fait. Ça sentait bon. Le jour venait à peine de se lever. Suivant mon habitude, j'avais encore occupé ma nuit du mieux que j'avais pu pour me rendre jusqu'au matin. La nuit, j'étais en proie à la peur ; je n'y pouvais rien.

Ce matin-là, c'était la troisième fois en moins de cinq ans que je devais déménager mon petit monde. Ballotté d'une famille d'accueil à une autre, j'essayais tout le temps de m'enraciner quelque part et de trouver mes points de repère, sans manifester mon mécontentement, de crainte que l'on ne m'aime plus.

Du haut de mes sept ans et des poussières, j'étais devenu un chevalier errant qui se battait pour survivre aux chamboulements. Je me tenais le corps bien droit, afin de simuler une force que je n'avais

pas encore. Déjà, j'avais un certain orgueil qui me défendait de me montrer vulnérable. Je voulais paraître fort. En solitaire, je devais faire mon chemin et vivre, en tâchant de ne pas trop me demander ce qui allait m'arriver. De toute façon, je n'étais pas en âge de répondre à ces questionnements.

J'allais partir une fois de plus à la conquête d'un nouveau chez-moi, la demeure des Rivard. J'étais plein d'inquiétudes, les mêmes qui m'habitaient depuis trop longtemps et qui me hantaient nuit et jour. Ma tête était remplie de pensées confuses. Mon cœur était tout barbouillé. J'avais l'estomac noué. Pourtant, j'avais l'habitude de ces départs prématurés.

Mes pieds avaient mal dans leurs chaussures éculées et percées. Ma douleur était lancinante, mais je ne savais pas comment m'en débarrasser. Vêtu de mon seul complet trois pièces assorties, veste, pantalon et gilet, que l'usure du temps avait rétréci, je tentais d'avoir fière allure. Mes bras étaient devenus trop longs et mon corps était à l'étroit dans cet habit de tweed, légué par un plus grand qui l'avait usé jusqu'à la corde. Malgré cela, je voulais le porter avec une certaine dignité ; je me sentais déjà comme un petit homme. Trop serré, mon nœud de cravate m'étranglait. Depuis quelques mois, j'avais beaucoup grandi. Personne ne s'en était rendu compte, sauf moi. Je passais souvent inaperçu.

Quitter enfin les Surprenant, après deux années et demie à vivre à la dure, me redonnait l'espoir d'une vie meilleure. J'étais vraiment soulagé à l'idée de fuir définitivement ce lieu maudit, où la violence faisait partie du quotidien. Comme ma foi avait été

quelque peu ébranlée par ce que j'avais vu, entendu et subi durant mon séjour chez eux, je n'osais pas encore croire à la délivrance qui s'annonçait. J'avais longtemps pensé que je ne parviendrais pas à me sortir sain et sauf de cette atmosphère invivable.

Les Surprenant s'étaient retirés volontairement, quelques années auparavant, à l'abri des regards indiscrets de voisins trop bavards. Perdu dans cette campagne lointaine, j'éprouvais un sentiment d'isolement total, ce qui augmentait l'intensité dramatique des scènes qui se déroulaient sous mes yeux.

Sous mes allures de conquérant se cachait une peur profondément ancrée qu'il m'était de plus en plus difficile de dissimuler ; elle est apparue tôt dans ma vie. C'est chez les Surprenant qu'elle a fait son nid en moi. J'étais en symbiose avec elle. La peur a tissé la toile de ma vie pour m'asservir. J'ai dû composer avec cet état de fait et peut-être devrai-je vivre ainsi à jamais.

Ce matin-là, je suis parti de chez les Surprenant avec une certaine détermination, mais le cœur battant ; en silence. Je me suis armé de courage afin de marcher d'une manière digne, en m'efforçant de ne pas courber l'échine sous le poids de mon jeune vécu. Un sentiment de fierté m'habitait. Chaque pas que je faisais vers la voiture m'extirpait de leur joug ; un joug imposé graduellement depuis mon arrivée. J'ai jeté un dernier regard furtif dans leur direction, sans même esquisser le moindre sourire ; ma mâchoire était bien trop serrée. Ils pouvaient me dévisager avec hostilité, je ne les craignais plus. Je ne les craindrais plus jamais. L'emprise qu'ils avaient eue sur moi s'était définitivement envolée.

Je me suis détourné afin de regarder droit devant, pour éviter de trop leur en vouloir. Il me restait suffisamment de colère pour faire la route. Des sentiments contradictoires m'ont tout de même effleuré l'esprit. J'aurais aimé pouvoir leur pardonner et partir l'âme en paix ; c'était peut-être trop me demander dans les circonstances d'alors. Le souvenir des années passées chez eux était si douloureux qu'il me pourchasserait longtemps encore.

Pendant le trajet qui menait à ma nouvelle demeure, j'avais la ferme intention d'essayer de m'en délester afin de voyager plus léger. Dans ma tête d'enfant, je ne savais trop comment faire pour y parvenir. À cette époque, je voyais l'enfance comme une prison dont j'allais enfin pouvoir m'échapper en devenant adulte. J'ai d'ailleurs appris à compter en biffant sur le calendrier les jours qu'il me restait à faire avant d'arriver à ma libération. Atteindre dix-huit ans était beaucoup plus qu'un but, c'était devenu une obsession. Dans mes yeux à moi, j'étais à plusieurs années du bonheur absolu. Cependant, il fallait tenir bon pour me rendre jusque-là. Avec un peu de chance, j'y parviendrais réellement un jour.

Dès mon plus jeune âge, malgré tous les obstacles rencontrés sur ma route jusque-là, je bénéficiais d'une propension à savourer les moindres petits plaisirs de la vie. Même dans les moments les plus difficiles, j'étais convaincu que tout passe. Il faut seulement cultiver sa patience, ce que j'avais appris à faire avec le temps, non sans efforts et quelques remises en question.

D'une seule main, je portais péniblement ma petite valise bleue en carton mou, prématurément

vieillie et marquée par plusieurs égratignures, dans laquelle je conservais précieusement quelques reliques de mon passé pas si lointain : deux vêtements soigneusement rangés, un caleçon long, une paire de chaussettes de laine, un livre d'images délavées d'animaux de ferme et un chapelet aux gros grains que les religieuses m'avaient gentiment offert à mon départ de la crèche Saint-Jean-Baptiste de Québec, quatre ans plus tôt.

De l'autre main, je m'agrippais fermement à ma peluche Baby blue. J'avais l'essentiel de ma vie entre les mains.

10 NOVEMBRE 1975, dans le village de Sainte-Hélène-de-Mancebourg en Abitibi, une journée pas tout à fait comme les autres allait s'inscrire dans les événements marquants de ma vie.

Ce matin-là, c'était la troisième fois en moins de cinq ans que je devais déménager mon petit monde. Selon mon habitude, j'avais encore occupé ma nuit du mieux que j'avais pu pour me rendre jusqu'au matin. La nuit, j'étais en proie à la peur.

Ballotté d'une famille d'accueil à une autre, j'essayais tout le temps de m'enraciner quelque part, sans manifester mon mécontentement, de crainte que l'on ne m'aime plus. Du haut de mes sept ans, j'étais devenu un chevalier errant qui se battait pour survivre aux chamboulements.

D'une main, je portais péniblement ma petite valise bleue en carton mou, prématurément vieillie, de l'autre, je m'agrippais fermement à ma peluche Baby blue. J'avais l'essentiel de ma vie entre les mains.

À cette époque, je voyais l'enfance comme une prison dont j'allais enfin pouvoir m'échapper en devenant adulte. J'ai d'ailleurs appris à compter en biffant sur le calendrier les jours qu'il me restait à faire avant ma libération. Atteindre dix-huit ans était beaucoup plus qu'un but, c'était devenu une obsession.

